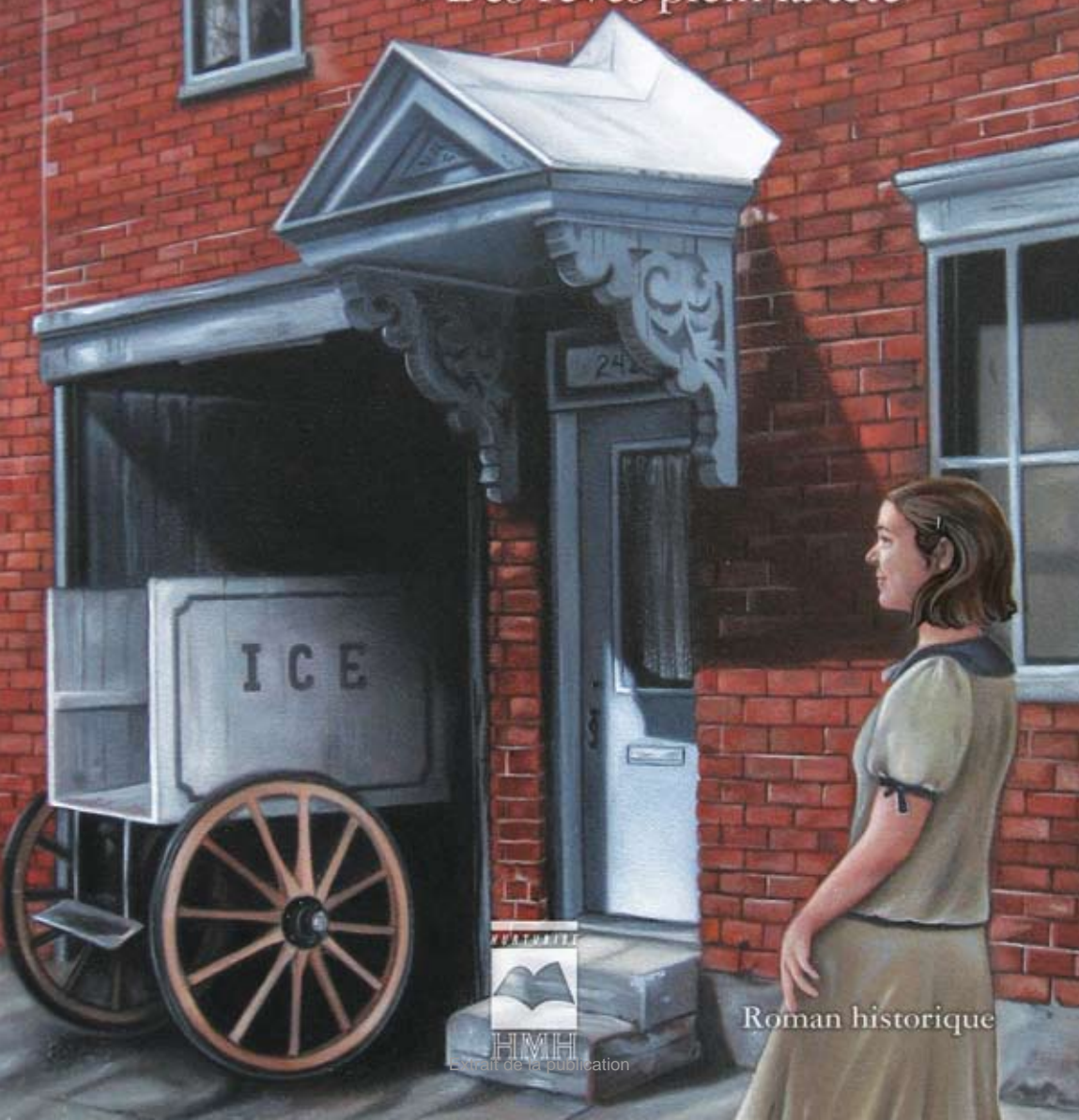


Michel
David

Chère Laurette

* Des rêves plein la tête



Roman historique

Chère Laurette

DU MÊME AUTEUR

SAGA LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME :

- Tome I, *Le petit monde de Saint-Anselme, chronique des années 30*, roman, Montréal, Guérin, 2003.
Tome II, *L'enracinement, chronique des années 50*, roman, Montréal, Guérin, 2004.
Tome III, *Le temps des épreuves, chronique des années 80*, roman, Montréal, Guérin, 2005.
Tome IV, *Les héritiers, chronique de l'an 2000*, roman, Montréal, Guérin, 2006.

SAGA LA POUSSIÈRE DU TEMPS :

- Tome I, *Rue de la glacière*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005; Hurtubise compact, 2008.
Tome II, *Rue Notre-Dame*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005; Hurtubise compact, 2008.
Tome III, *Sur le boulevard*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006; Hurtubise compact, 2008.
Tome IV, *Au bout de la route*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006; Hurtubise compact, 2008.

SAGA À L'OMBRE DU CLOCHER :

- Tome I, *Les années folles*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006; Hurtubise compact, 2010.
Tome II, *Le fils de Gabrielle*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007; Hurtubise compact, 2010.
Tome III, *Les amours interdites*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007; Hurtubise compact, 2010.

SAGA CHÈRE LAURETTE :

- Tome II, *À l'écoute du temps*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008; Hurtubise compact, 2010.
Tome III, *Le retour*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2009; Hurtubise compact, 2010.
Tome IV, *La fuite du temps*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2009; Hurtubise compact, 2010.

SAGA UN BONHEUR SI FRAGILE :

- Tome I, *L'engagement*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009.
Tome II, *Le drame*, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.
Tome III, *Les épreuves*, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.
Tome IV, *Les amours*, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.

Michel David

Chère Laurette

tome 1

Des rêves plein la tête

Hurtubise

Extrait de la publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

David, Michel, 1944-2010

Chère Laurette

2^e éd.

Sommaire: t. 1. Des rêves plein la tête – t. 2. À l'écoute du temps – t. 3. Le retour
– t. 4. La fuite du temps.

ISBN 978-2-89647-455-4 (v. 1)

ISBN 978-2-89647-456-1 (v. 2)

ISBN 978-2-89647-457-8 (v. 3)

ISBN 978-2-89647-458-5 (v. 4)

I. Titre. II. Titre: Des rêves plein la tête. III. Titre: À l'écoute du temps.

IV. Titre: Le retour. V. Titre: La fuite du temps.

PS8557.A797C43 2011

C843'.6

C2010-942254-6

PS9557.A797C43 2011

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes
pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement
de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
- Société de développement des entreprises culturelles au Québec (SODEC)
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour
l'édition de livres

Illustration de la couverture: Sybiline

Graphisme de la couverture: René St-Amand

Mise en pages: Andrée Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Copyright © 2011, Éditions Hurtubise inc.

ISBN: 978-2-89647-455-4 tome 1

Dépôt légal: 2^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



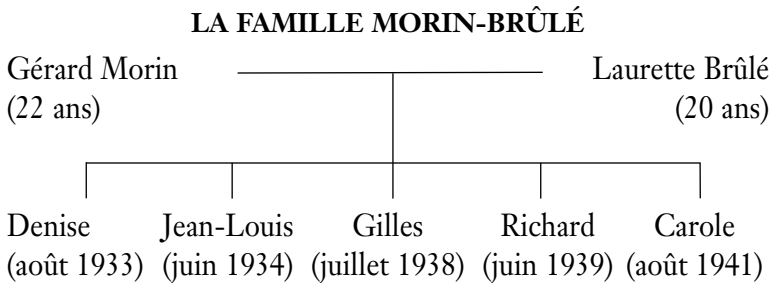
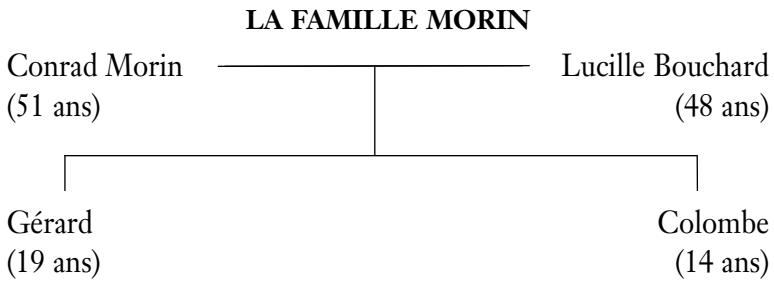
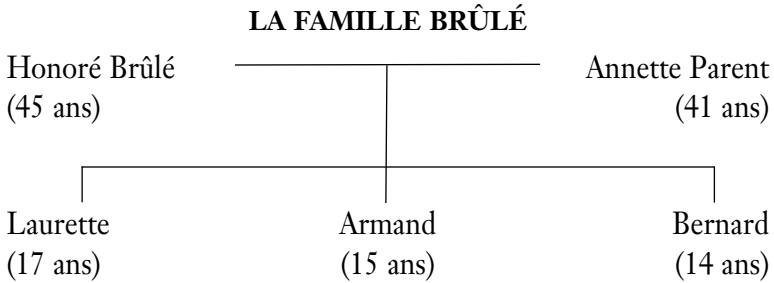
La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.editionshurtubise.com

*Je t'ai raconté une vieille histoire
C'est pour t'endormir aussi t'éveiller
C'est pour attacher par fil de mémoire
Mon cœur à ton âme afin d'oublier*

Gilles Vigneault
Au temps de dire

Les principaux personnages



Chapitre 1

La Fête-Dieu

En cette fin d'après-midi de juin, quatre fillettes s'amusaient en sautant à la corde sur le trottoir de la petite rue Champagne. Un peu plus loin, deux jeunes filles, les bras chargés de lilas, se dirigeaient vers la rue Dufresne.

Soudain, la porte du 2429 s'ouvrit et une femme assez corpulente apparut dans l'encadrement.

— Laurette ! cria-t-elle.

Le dos de l'une des jeunes filles se raidit imperceptiblement, mais elle fit la sourde oreille.

— Laurette Brûlé ! appela la femme, d'une voix beaucoup plus forte.

Cette fois, la jeune fille ne put feindre de n'avoir pas entendu et se tourna vers celle qui l'interpellait, avec un air exaspéré.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore, m'man ?

— Viens ici une minute.

La mine boudeuse, Laurette laissa sa compagne sur place et revint vers sa mère.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda encore une fois la brunette de dix-sept ans au visage rond et aux traits mobiles.

— Je veux pas te voir revenir dans la voiture de ton père, dit sa mère sur un ton sans réplique. Tu m'entends ? Essaie de te rappeler ton âge, vinyenne ! T'es plus une petite fille pour monter là-dedans. De quoi t'as l'air quand

le monde te voit juchée sur une voiture malpropre qui sert à livrer de la glace ? Conduis-toi comme une demoiselle.

— Ben oui, m'man, répondit l'adolescente, agacée.

— Dis-moi pas «ben oui» pour faire à ta tête après. T'as compris ?

— C'est correct.

Sur ce, l'aînée des trois enfants d'Honoré et Annette Brûlé alla rejoindre son amie, Suzanne Tremblay, qui s'était immobilisée au coin de la rue.

— Qu'est-ce que ta mère te voulait ? demanda-t-elle à Laurette lorsque cette dernière l'eut rejointe.

— Toujours la même chose. Elle veut pas me voir revenir avec mon père.

— Et comme je te connais, tu vas le faire pareil, dit Suzanne en riant.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que t'as toujours eu une tête de cochon, répliqua son amie en riant de plus belle.

— J'ai pas une tête de cochon, tu sauras, s'insurgea l'adolescente. Verrat, on est en 1930 ! Il faut être moderne. Pourquoi nous autres, les filles, on n'aurait pas le droit de faire ce qui nous tente de temps en temps ?

— C'est drôle que tu dises ça, reprit sa compagne après avoir salué de la main une vieille dame qui s'apprêtait à entrer dans l'hospice Gamelin, que les deux jeunes filles longeaient. On dirait que t'as déjà oublié ce que les sœurs nous répétaient sans cesse à la petite école.

— «Soyez une jeune fille correcte, ma fille !» «Tenez-vous mieux !» «Pas de grossièreté ici, mademoiselle !» singea Laurette en prenant l'air pincé des dames de la congrégation Notre-Dame qui l'avaient eue comme élève. Elles, on peut dire qu'elles étaient contentes de me voir partir à la fin de ma septième année.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent au coin de la rue Sainte-Catherine, le temps de laisser passer un tramway jaune bringuebalant. Une Ford T s'immobilisa tout près d'elles et le conducteur leur fit signe de poursuivre leur chemin. Elles remercièrent d'un signe de tête et traversèrent la rue.

— Il y a des fois où ma mère me rappelle mère Sainte-Marie, affirma Laurette. Elle a pas voulu venir à l'inauguration du pont du Havre, le mois passé, mais t'aurais dû voir la crise qu'elle a faite à mon père quand il m'a emmenée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au lieu de rester à l'entrée du pont comme ben du monde, mon père m'a emmenée à pied jusqu'à l'île Sainte-Hélène.

— Moi, j'aurais ben aimé aller là avec mon père, se plaignit Suzanne. Ça faisait tellement longtemps qu'il nous parlait de la chicane entre le propriétaire de la compagnie de savon Barsalou et le gouvernement qui voulait jeter à terre l'usine sur la rue De Lorimier que j'aurais aimé le voir, ce pont-là. Il arrêtait pas de répéter que le vieux Barsalou allait finir par obliger le gouvernement à faire ajouter une courbe au nouveau pont pour qu'il aboutisse ailleurs. Il paraît qu'il a gagné.

— C'est vrai. Je pensais plus à ça, reconnut Laurette. Mon père aussi nous en a souvent parlé à la maison.

— En tout cas, pas de saint danger que j'aie la chance d'aller à la bénédiction du pont, reprit Suzanne. Ma mère était pas intéressée à y aller et, surtout, mon père a ben trop peur des foules.

— Mon père a pas peur de ça pantoute, déclara Laurette avec un certain orgueil. On était au moins quatre mille personnes dans l'île pour l'inauguration. C'était pas rien. Pour calmer ma mère, mon père lui a dit qu'il m'avait

emmenée jusqu'à l'île pour voir monseigneur Gauthier dévoiler la plaque... Bon. Est-ce qu'on entre par l'école Sainte-Catherine ou par le couvent? demanda la jeune fille en s'arrêtant brusquement au milieu du trottoir.

Au coin des rues Dufresne et Sainte-Catherine, le portail en treillis métallique de la cour de l'école était ouvert.

— On va entrer par le couvent, décida sa compagne en l'entraînant un peu plus loin. En plein samedi après-midi, il doit pas y avoir un chat dans l'école.

— Grouille d'abord, ordonna Laurette. La senteur de ces maudites fleurs-là commence à me donner mal au cœur. Tu parles d'une idée de fou de faire le reposoir de la procession de la Fête-Dieu en haut de l'escalier du couvent! On est à côté de l'église. Il y a juste à finir la procession là. Ce serait ben moins de trouble que de monter et de décorer un autel dehors.

— C'est ce que j'ai dit à mère Saint-Sauveur, dit Suzanne en affichant un petit air frondeur. Il paraît que monsieur le curé tient au reposoir dehors pour que la foule puisse tout voir à la fin de la procession. Il trouve ça beau, lui, des anges debout sur chaque marche de l'escalier...

— En tout cas, il doit plus rester grand lilas dans les arbres de votre cour, lui fit remarquer Laurette.

— Oublie pas que ma mère est présidente des Dames de Sainte-Anne. Elle tient à faire sa part pour aider les sœurs à décorer. C'est pour ça qu'elle m'a demandé d'en apporter le plus possible.

— Tu restes pour aider? demanda son amie au moment où toutes deux commençaient à gravir l'escalier au sommet duquel deux religieuses et une dame de la paroisse travaillaient à donner des plis élégants à des tentures jaunes et blanches tendues derrière un autel temporaire déjà recouvert d'une belle nappe brodée.

— Ben oui. J'ai pas le choix. Regarde. Ma mère est déjà là. Je dois aller finir de préparer les ailes en carton que les petites filles vont porter demain matin. Je sais pas si tu te rappelles, mais l'année passée, Isabelle et Réjeanne étaient venues travailler avec nous autres au reposoir de l'école Champlain.

Laurette sourit à ce souvenir agréable. Les deux sœurs Cholette avaient été leurs amies inséparables jusqu'au mois précédent. Malheureusement, leur père avait perdu son emploi durant l'hiver et n'avait pu en trouver un autre dans cette période de crise économique. Incapables de survivre en ville avec les prestations du Secours direct, les huit membres de la famille Cholette avaient dû abandonner leur petit appartement de la rue Champagne pour retourner vivre sur la ferme des parents de madame Cholette, à Saint-Alexis.

À cette évocation, le visage de Laurette s'assombrit. Ses deux amies lui manquaient énormément.

— Bon. Je m'en retourne, dit-elle d'une voix décidée en mettant sa brassée de lilas dans les bras de Suzanne. J'ai pas envie que mère Saint-Sauveur m'oblige à travailler à son reposoir. Il y a déjà ben assez que je vais être poignée pour marcher dans la procession demain.

Sur ce, l'adolescente dévala les marches et se retrouva rapidement sur le trottoir. Après un dernier signe de la main à son amie, elle reprit la direction de la rue Dufresne qu'elle descendit jusqu'à la rue Joachim dans l'espoir de croiser son père qui finissait habituellement sa tournée du samedi vers quatre heures. Comme elle ne le vit pas, elle en déduisit qu'il était encore dans la glacière et décida d'aller le rejoindre.

La rue Joachim était une petite rue étroite et non pavée d'à peine plus de mille pieds, bordée de vieilles maisons à deux étages. À son extrémité nord, on avait construit, à

la fin du siècle précédent, un grand bâtiment dans lequel on entreposait des centaines de blocs de glace sous une épaisse couche de bran de scie. Chaque matin, quelques dizaines de livreurs venaient s'y approvisionner et n'y retournaient qu'à la fin de la journée pour rapporter les blocs invendus. Aucune lumière extérieure ne pénétrait dans l'édifice dépourvu de fenêtres. Il y régnait une profonde obscurité malgré ses deux larges portes ouvertes.

Laurette arriva devant la glacière au moment où Honoré Brûlé en sortait en houspillant son vieux cheval harassé par la longue journée de travail qu'il venait d'accomplir.

— Whow! Prince, dit le gros homme à la tête ronde coiffée d'une vieille casquette grise.

Le livreur de glace venait d'apercevoir sa fille debout sur le trottoir en train de l'attendre. Son épaisse moustache poivre et sel dissimula mal un sourire de contentement.

— Monte, Laurette, l'invita-t-il en repoussant un chiffon qui traînait sur la banquette en bois sur laquelle il était assis. Fais attention de pas te salir. J'ai pas envie d'entendre ta mère me crier un paquet de bêtises quand on va arriver à la maison.

L'adolescente ne se fit pas répéter l'invitation et vint rejoindre son père à l'avant de la voiture où étaient entassées les toiles goudronnées servant à protéger la glace des ardeurs du soleil. Le véhicule en bois monté sur des pneus laissait derrière lui une longue coulée d'eau provenant des éclats de glace abandonnés à l'arrière et se liquéfiant au milieu du bran de scie mouillé. Le tout dégageait une forte odeur qui se mêlait à celle du cheval.

Honoré Brûlé mit son attelage au pas, fier de voir sa fille à ses côtés. L'un et l'autre n'échangèrent pas un mot durant le court trajet qui les conduisit à la rue Champagne. Quelques pieds avant d'arriver à destination, le livreur arrêta sa voiture pour permettre à sa passagère de

descendre. Ce scénario se produisait une ou deux fois par semaine durant la belle saison, malgré les interdictions répétées d'Annette Brûlé. Pour éviter les remontrances inutiles de sa femme, le père de famille avait pris l'habitude de déposer sa fille au coin de la rue, loin de ses regards.

Le livreur de glace poursuivit ensuite son chemin jusqu'à la porte cochère voisine de son appartement. Son fils Armand guettait son arrivée. L'adolescent de quinze ans ouvrit les deux battants de la large porte grise et l'attelage pénétra lentement dans la cour avant de s'immobiliser devant la vieille écurie construite tout au fond. Annette Brûlé, debout sur le balcon, attendit que son mari ait tendu les guides à son fils pour l'interroger :

— As-tu vu Laurette ?

— Oui. Elle s'en vient, se contenta de répondre ce dernier. Où est passé Bernard ?

— Je l'ai envoyé me chercher un pain.

— Dételle Prince, étrille-le et donne-lui un peu d'avoine, dit le père de famille à son fils Armand. Quand Bernard va revenir, il va nettoyer la voiture et plier les toiles, se sentit-il obligé de préciser avant de se diriger vers le balcon sur lequel sa femme venait de poser un bol à main rempli d'eau chaude et une serviette propre pour qu'il puisse se laver un peu avant d'entrer dans l'appartement.

Au même instant, Laurette se rendait sans se presser au domicile familial. Soudain, elle aperçut un jeune homme, nonchalamment appuyé contre le garde-fou du balcon, au second étage de la maison voisine. L'inconnu regardait avec insistance dans sa direction. L'attention de l'homme l'incita à se déhancher légèrement en marchant.

— Laurette ! Veux-tu te grouiller ! lui ordonna sèchement sa mère apparue brusquement sur le pas de la porte. Qu'est-ce que t'as à traîner ? La table se mettra pas toute seule.

L'adolescente apostrophée rougit violemment. Elle accéléra le pas et s'empessa de s'engouffrer dans l'appartement.

— Verrat, m'man! Faites-vous exprès pour me faire honte en me criant des bêtises devant tout le monde? demanda-t-elle, rageuse.

— Je te parlerai sur le ton que je voudrai, ma fille, répliqua la mère, sévère. Arrête de traîner et dépêche-toi de mettre la table.

Bernard, le cadet de la famille, entra alors dans la cuisine et déposa un pain sur le comptoir. L'adolescent de quatorze ans avait le visage rond et les yeux bruns des Brûlé.

— Aïe! la grande, qu'est-ce que t'avais à marcher en te tortillant comme ça? demanda-t-il en imitant outrageusement sa sœur aînée. Avais-tu une roche dans un de tes souliers?

— Toi, achale-moi pas, répliqua sèchement Laurette avec humeur. Mêlé-toi de tes affaires.

— Au lieu de t'amuser à faire le drôle, lui lança son père à travers la porte moustiquaire, va donc donner un coup de main à ton frère dans l'écurie.

L'adolescent quitta la cuisine sans rouspéter pendant que son père entraît après avoir vidé l'eau de son bol à main dans la cour.

Les Brûlé occupaient le 2429 de la rue Champagne depuis leur mariage en 1909. Ils avaient choisi ce rez-de-chaussée parce qu'il donnait droit à une écurie et à un hangar protégés par une solide porte cochère en bois. De plus, la petite artère reliant la rue Dufresne à la rue Poupert était particulièrement tranquille et venait, à l'époque, d'être pavée et dotée de trottoirs.

L'appartement était composé d'une chambre et d'un salon dont la fenêtre ouvrait directement sur le trottoir tandis que la fenêtre d'une seconde chambre donnait sur

le passage entre les deux maisons, clos par la porte cochère. C'était la chambre de Laurette. À l'arrière, la cuisine et une troisième chambre, plus grande celle-là, avaient vue sur la cour arrière à laquelle un étroit balcon permettait d'accéder. Les toilettes n'étaient qu'un cagibi de quatre pieds par huit pourvu uniquement d'une cuvette.

Honoré Brûlé entra dans la cuisine et suspendit sa casquette à l'un des six crochets fixés au mur, derrière la porte. Sa femme déposa une tasse de thé sur le rebord de la fenêtre, près de sa chaise berçante, sans rien dire.

— Maudite misère noire! fit le gros homme en s'assoyant. Toute une journée d'ouvrage pour une piastre et quart! Ça a plus d'allure pantoute.

Annette lui jeta un coup d'œil avant de se mettre à touiller les fèves au lard qui cuisaient dans un chaudron déposé sur le poêle.

— J'ai commencé à cinq heures et demie à matin, mais même là, j'ai pas été capable de faire deux piastres. C'est rendu que le monde trouve ça trop cher cinq cennes pour un bloc de glace. Je sais pas ce qu'ils mettent dans leur glacière pour empêcher leur manger de pourrir...

— Ils achètent peut-être moins de glace parce qu'ils ont plus rien à mettre dans leur glacière, suggéra sa femme avec bon sens. Je suis allée acheter des œufs chez Grégoire à matin, j'ai jamais vu autant de chômeurs traîner partout. Ce pauvre monde! Il y en a qui crèvent de faim.

— Le bonhomme Longpré, à la glacière, m'a dit qu'il y avait trois autres compagnies de la rue Notre-Dame qui ont *slaqué* du monde hier après-midi, reprit Honoré en se passant une main sur le visage. Il y a plus d'ouvrage nulle part. En tout cas, je peux te dire qu'il y a plus de monde qui marche qu'il y en a dans les p'tits chars.

La porte moustiquaire s'ouvrit sur les deux frères Brûlé.

— Ôtez vos souliers sales avant de marcher sur mon plancher propre, leur ordonna leur mère sans même se donner la peine de tourner la tête dans leur direction.

Les deux adolescents enlevèrent leurs chaussures qu'ils déposèrent sur le balcon avant d'entrer dans la cuisine.

— Après le souper, vous allez vous décrotter à fond, leur ordonna leur mère. J'ai mis tout votre linge dans une boîte pour demain, ajouta-t-elle, la voix changée.

Les deux frères se regardèrent sans rien dire, peu heureux à la pensée de ce qui les attendait.

Leurs parents avaient décidé à contrecœur de les laisser partir le lendemain après-midi. Adrien Parent, le frère d'Annette, avait accepté de les héberger à sa ferme de Saint-Guillaume pour la durée de l'été. Rose et Adrien n'avaient pas d'enfant et manquaient de bras pour exploiter leur bien. Quand Annette avait écrit à son frère que ses deux fils n'avaient aucune chance de se trouver un emploi à Montréal à cause de la crise, le fermier avait proposé de les embaucher jusqu'à l'automne en précisant toutefois qu'il n'avait pas les moyens de les payer. Par contre, il pouvait leur offrir le vivre et le couvert. En outre, il serait en mesure de donner à Honoré une bonne quantité d'avoine pour son cheval si le travail des deux adolescents était satisfaisant.

Annette avait longuement hésité avant d'accepter. Dans la famille, son frère et sa belle-sœur avaient la réputation d'être pingres et durs à l'ouvrage. Et depuis qu'elle avait perdu Joseph, son aîné, pendant l'épidémie de grippe espagnole en 1918, elle avait un peu surprotégé ses enfants. Elle ne voulait pas les voir connaître la misère. Malheureusement, la crise économique qui sévissait depuis quelques mois l'avait obligée à accepter l'offre de son frère. Malgré toute son ardeur au travail, son mari ne parvenait plus à rapporter suffisamment d'argent à la maison pour faire vivre les siens. Deux bouches de moins

Achévé d'imprimer en février 2011
sur les presses de Transcontinental-Gagné
Louiseville, Québec